Parcs historiques nationaux
8 Nouvelles
L'hiver, 1972

Comment on raconte l'histoire

Au Canada, l'aménagement des lieux historiques et des parcs nationaux s'inspire de la politique fédérale selon laquelle "seuls doivent être choisis les lieux et ouvrages qui illustrent l'histoire du Canada d'une façon exceptionnelle." Pour être considéré d'importance historique nationale, un lieu ou un ouvrage doit être relié à un événement important de l'histoire sur les plans militaire, social ou culturel; à un homme d'État canadien remarquable ou à un scientifique renommé, ou encore à une importante découverte archéologique. Il est essentiel que le site ou le bâtiment soit authentique: les raconteurs de légendes ou les inventeurs de mythes n'ont pas leur place ici.

Bien que les faits de l'histoire demeurent constants, il y aura toujours de nouvelles façons de les interpréter. C'est M. George Francis Dow, secrétaire de l'Institut Essex à Salem (Massachusetts), qui a initié l'Amérique du Nord à ce que nous pouvons appeler les principes modernes de restauration et d'interprétation des lieux historiques. S'inspirant des salles «d'époque» en Suisse et en Allemagne, et des musées folkloriques en plein air de la Suède, M. Dow a insisté sur le fait que les antiquités ne doivent pas être reléguées dans les musées au rang de curiosités mais, au contraire, être exposées dans un contexte fonctionnel et naturel.

Son attitude a entraîné la restauration et, plus rarement, la reconstruction d'ensembles historiques complets. Dans le cadre du programme des parcs historiques nationaux, la forteresse de Louisbourg (Nouvelle-Écosse) et le Petit fort Garry (Manitoba) seront aménagés de façon à représenter, dans un cadre d'époque, habitants et travailleurs costumés et vaquant à leurs occupations quotidiennes: un forgeron à sa forge, la ménagère à son four, des soldats aux manoeuvres. A l'intérieur du parc, les visiteurs auront l'occasion de mieux connaître l'histoire du lieu, grâce à des pavillons d'exposition contenant des modèles à l'échelle, des copies de plans originaux, des artefacts et des commentaires descriptifs.

Des organismes fédéraux, provinciaux et municipaux investissent des millions de dollars dans l'étude du passé faisant appel à la compétence des archéologues, des historiens, des spécialistes en restauration, des dessinateurs et des conservateurs pour animer l'histoire et la faire sortir des livres.

Pour que l'authenticité soit préservée, la restauration d'un ouvrage, l'aménagement d'un intérieur ou la fabrication de costumes doivent se fonder sur de solides recherches historiques et archéologiques. Le spécialiste en restauration et le conservateur du Service des lieux historiques nationaux collaborent étroitement avec l'historien et

À l'intérieur du magasin général, récemment restauré à Fort Langley, Colombie-Britannique, un guide-étudiant, vêtu d'un habit de l'époque, se tient derrière le comptoir, prêt à répondre aux questions des visiteurs. L'odeur du cuir, du savon et des fourrures et les piles de ballots de boîtes et de barils apportent un cachet de réalisme aux étalages. Si l'on excepte quelques objets antiques comme les fers et les mousquets, les marchandises «à vendre» sont neuves, comme elles l'auraient été dans un vrai magasin de l'époque.

l'archéologue. Les renseignements recueillis sur place sont insérés tels quels dans des dessins. Les documents et dessins des archives, les journaux d'époque et les artefacts déterrés sur les lieux font l'objet d'une étude minutieuse, qui jettera la lumière à la fois sur le lieu et sur le passé. En se basant sur les indications de l'histoire, les experts en restauration tracent des plans de structures et les conservateurs recherchent la décoration appropriée, qu'il s'agisse d'un bâtiment résidentiel ou militaire.

Si la restauration projetée doit rappeler une personnalité remarquable, on tâche de recueillir quelques objets lui ayant appartenu. S'il n'est pas possible d'en retracer ou s'ils sont en nombre insuffisant, on utilisera des meubles d'époque qui refléteront la situation sociale et les goûts particuliers du personnage. Quelques-uns de ces meubles proviennent de la collection du Service, d'autres sont achetés, d'autres sont *reproduits fidèlement selon le dessin* des meubles originaux. Chaque artefact, de la plus petite cuillère à l'ouvrage le plus important, doit présenter exactement l'aspect qu'il avait au cours de la période interprétée. Les meubles endommagés sont réparés, les vêtements troués par les mites sont raccommodés et les armes à feu touchées par la rouille sont nettoyées par les conservateurs et les techniciens du Service.

Lorsqu'il s'agit d'une personne connue du public, des renseignements sur ses objets personnels peuvent parfois être obtenus par le truchement de comptes ou rapports parus après sa mort. Ce fut le cas d'un gouverneur de Louisbourg du XVIII[e] siècle, M. Du Quesnel, dont les biens avaient été étiquetés et vendus afin de payer ses dettes de jeu. La liste de ses possessions, trouvée dans les archives de Paris, a constitué un guide inestimable pour la restauration de son appartement privé, à la forteresse de Louisbourg. Les pièces refaites renferment donc le genre d'articles qu'on y aurait trouvés il y a plus de 200 ans; il s'agit là de la plus complète collection de meubles coloniaux et provinciaux français en Amérique du Nord.

Pour la restauration de la maison Motherwell (Saskatchewan), *maison de famille de* l'homme politique et pionnier William R. Motherwell, le conservateur a communiqué avec les parents de ce dernier, qui lui ont aidé à reconstituer selon son aspect de l'époque la résidence de douze pièces. Il s'agissait d'un cas exceptionnel, où des pièces originales ont été offertes au Service par des amis et des parents de Motherwell. Ces meubles seront placés exactement à l'endroit où ils se trouvaient autrefois.

Pat Lockwood est le conservateur chargé de remeubler la maison Fraser, résidence de Red River des années 1830, de même que la maison des ingénieurs, au Petit fort Garry à Selkirk (Manitoba). La petite maison des ingénieurs, une fois remeublée l'été prochain, représentera l'étroit appartement occupé par l'ingénieur Elie Abel, sa femme, sa mère et ses deux enfants, aux environs de 1870.

Selon Mlle Lockwood, une résidence historique doit être aménagée d'une façon fonctionnelle, de telle sorte qu'on ait l'impression qu'on pourrait y vivre effectivement. Ainsi, dans le cas de la maison de l'ingénieur, on s'est procuré une grande variété d'objets que l'on aurait pu tout aussi bien trouver dans une maison canadienne de l'Ouest, au milieu du XIX[e] siècle, depuis les jouets jusqu'à l'orgue d'époque.

"La plupart des objets, de déclarer Mlle Lockwood, n'étaient pas trop difficiles à trouver, vu qu'il s'agissait d'une maison modeste. La restauration de la maison d'un homme politique fortuné, ayant beaucoup voyagé et acquis maints objets de valeur, aurait causé beaucoup plus de soucis."

Toutefois, les objets d'une maison de pionnier, fabriqués par le colon lui-même, se font de plus en plus rares. Les vieilles choses canadiennes ayant obtenu la faveur populaire depuis dix ans, tout ce qui est «canadiana» est rapidement enlevé par les collectionneurs privés et les conservateurs de musées. Cette vague a de plus entraîné la reproduction d'antiquités qui bien souvent coûtent plus cher que les originaux eux-mêmes auxquels, du reste, ils ressemblent tellement que seul un spécialiste ne pourrait s'y méprendre.

Le conservateur à la recherche d'antiquités doit surveiller les détails qui garantissent l'authenticité d'un objet ancien. Dans un objet de verre, par exemple, il vérifiera la clarté et le pontil, c'est-à-dire la marque laissée par la canne à souffler dont l'objet se détache dès qu'il est terminé. Dans les premières pièces de verre soufflé, le pontil était une bosse rugueuse; vers la fin du XIX[e] siècle, cette bosse était polie jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une entaille lisse. On trouvait communément jusque vers la fin des années 1860, date où il fut remplacé par un verre plus clair à base d'alcali et de chaux, le verre de flint, à base d'oxyde de plomb.

Les lieux historiques nationaux ne se prêtent pas tous à la restauration. Queenston Heights, à la frontière du Niagara, comprend un sentier d'exploration jalonné de panneaux racontant l'histoire dramatique de la bataille qui eut lieu entre les Britanniques et les Américains, il y a 160 ans.

A Baddeck (Nouvelle-Écosse), un musée moderne expose les objets personnels d'Alexander Graham Bell, ainsi que l'incroyable éventail de ses inventions dans le domaine de la médecine, de l'aéronautique et des communications. Le dessin de l'édifice, rappelant un thème de recherches de Bell, à Baddeck, est fondé sur la forme tétraédrique qu'il utilisait dans la fabrication des cerfs-volants avec lesquels il étudiait les principes du vol.

Six milles au sud-ouest de Lethbridge (Alberta), on peut voir une plaque, au-dessus de la coulée Whoop-Up, aujourd'hui paisible vallée verdoyante. Il y a un peu plus d'un siècle, c'était là l'emplacement du fort Whoop-Up, le premier et le plus important des «forts de whisky», construit par les Américains de Fort Benton (Montana), qui échangeaient le whisky contre des peaux de bison du Canada. Disperser les commerçants de whisky fut l'une des premières tâches de la Gendarmerie du Nord-Ouest en vue d'assurer l'ordre et le respect de la loi dans l'ouest canadien. Tout ce qui reste de cette époque orageuse, ce sont les marques laissées par les roues des wagons chargés de whisky.

Il y a mille façons de raconter une histoire.

1 Le parc national historique de Bellevue, à Kingston (Ontario), comprend la maison Bellevue, l'un des premiers et des plus beaux exemples d'architecture de villas italiennes au Canada. Restaurée et remeublée de façon à présenter l'aspect qu'elle aurait pu avoir au cours de la courte période où sir John A. Macdonald y a vécu, la maison contient des objets ayant appartenu au premier ministre et illustre la vie familiale de la classe moyenne au Canada, au milieu du XIX[e] siècle.

2 A Fort Langley (C.-B.), le seul bâtiment datant de l'époque de la traite des fourrures des années 1850 a été restauré et remis en état de magasin général. Ce bâtiment de deux étages, construit en billes équarries, est un exemple typique des maisons à poteaux-sur-sole qui étaient érigées dans les postes de traite du Nord.

3 Le bureau de sir John, situé près des fenêtres ovales de la tour. Les dictionnaires empilés sur le dessus de la bibliothèque et certains papiers étalés sur le bureau ont appartenu à sir John A. Macdonald.

4 Jane Thomson, technicienne au laboratoire d'artefacts du Service des Lieux historiques nationaux, mesure une pièce de poterie déterrée par les archéologues au parc historique national du fort Beauséjour.

3

4

1

2

Forces armées britanniques au Canada

Le Service des Parcs nationaux et des Lieux historiques entretient de nombreuses fortifications britanniques au Canada, depuis la complexe citadelle d'Halifax jusqu'aux côtes verdoyantes qui marquent les vestiges du fort Amherst (Île-du-Prince-Édouard). La restauration de certains de ces postes a posé de nombreux problèmes, dont le moindre était sans doute de découvrir le nombre de pieds-planches qui était utilisé pour la construction d'un bâtiment.

Qui étaient les hommes en garnison à ces postes? Quels vêtements portaient-ils? Que mangeaient-ils? Que faisaient-ils dans leur temps libre? La Section des recherches historiques remonte dans le passé afin d'étudier l'histoire sociale des garnisons britanniques au cours de l'occupation de 112 ans du Canada, période qui va de 1759 à 1871. Cette recherche fournira la documentation de base nécessaire aux archéologues et aux spécialistes en restauration.

Les historiens n'ont pas encore réussi à raconter la vie quotidienne des milliers d'hommes qui ont relié le Canada de l'époque coloniale à la Grande-Bretagne. Il y a à cela, plusieurs raisons, l'une étant le petit nombre de documents officiels ou de journaux privés ayant trait à la vie militaire. L'armée britannique était une organisation qui s'intéressait d'abord aux matériaux, à l'économie et aux chiffres, plutôt qu'aux descriptions sociales.

Les dossiers de l'Armée britannique signalent généralement des cas de mauvaise conduite, simplement parce qu'ils entravaient le bon fonctionnement de l'armée. Il existe des milliers de rapports de jugements rendus par la Cour martiale pour désertion et ébriété; ces documents nous laissent entrevoir le type d'activité auquel ces hommes se livraient dans leurs loisirs. Les commandes de remèdes et d'instruments de chirurgie révèlent l'état de santé des hommes et le traitement administré, tout en nous donnant une idée du niveau de vie des soldats.

Ces renseignements, nous les devons à la bureaucratie. La recherche est rendue plus difficile encore à cause du petit nombre de journaux et de mémoires. Le simple soldat britannique était généralement illettré: ce n'est qu'au temps des guerres napoléoniennes que le grand quartier général du commandement des armées a aménagé des écoles où, pour quelques sous, les hommes pouvaient apprendre à lire et à écrire. Les quelques journaux laissés par des soldats décrivent la campagne canadienne ou quelques petits incidents qui rompaient la monotonie de la vie en garnison. Il semble que la vie de tous les jours n'était pas assez intéressante pour qu'on la raconte.

Par contre, de nombreux officiers étaient des hommes lettrés: ils ont laissé des écrits sur leur vie au Canada. La vie quotidienne des officiers ne ressemblait en rien à celle du simple soldat. Tous deux venaient de milieux sociaux très différents et la solde que touchait le simple soldat ne lui permettait certainement pas de partager les loisirs de l'officier.

Bien que le simple soldat ait constitué la force de l'armée britannique, les pratiques

de recrutement du XVIII[e] et du XIX[e] siècles n'étaient pas de nature à encourager un homme sain et honnête à joindre les rangs.

Les résultats d'une enquête menée vers 1840 indiquent la raison pour laquelle les hommes s'engageaient et décrivent brièvement les types d'hommes que l'on pouvait trouver dans les rangs d'un régiment britannique typique. L'enquête portant sur 120 soldats d'une division, a livré les chiffres suivants:

80 sur 120	*Indigents*, c'est-à-dire journaliers et mécaniciens en chômage ne recherchant qu'un moyen de survivance.
2 sur 120	*Indigents*, c'est-à-dire personnes de situation respectable s'engageant à la suite d'un revers de fortune ou d'une imprudence.
16 sur 120	*Flâneurs*, voyant dans le régime militaire une vie facile.
8 sur 120	*Voyous*, dont l'armée était le dernier refuge.
1 sur 120	*Criminels*, cherchant à fuir les conséquences de leurs crimes.
2 sur 120	*Fils prodigues*, cherchant à peiner leurs parents.
8 sur 120	*Inquiets et agités*.
1 sur 120	*Ambitieux*.
2 sur 120	*Autres*.

Tiré de *Camp and Barrack Room: or the British Army as it is*, de J. MacMullen, sergent d'état-major du 13[e] régiment d'infanterie légère, ouvrage publié à Londres, en 1846.

Afin de maintenir l'ordre dans les rangs, on organisait chaque jour des manoeuvres militaires importantes et l'on établissait des lois rigides. La désobéissance et « une conduite indigne d'un soldat », terme défini par l'officier en charge du régiment, entraînaient des punitions sévères, allant des coups de fouet à la marque au fer rouge, de l'exil à la peine de mort. Alexander Alexander, de l'Artillerie Royale, rapporte des cas de punition au fouet, au début des années 1800:

"J'ai vu chaque jour des hommes punis pour les plus petits méfaits, avec une sévérité qu'on n'aurait jamais manifestée envers les esclaves de Carriacou. La première fois que je fus le témoin d'une punition, mon coeur faillit éclater. Jusqu'à ce moment, je n'avais connu que la splendeur de la guerre, l'éclat de la vie militaire. Un pauvre diable du 9[e] régiment, apparemment fils d'un fermier de Suffolk, avait eu le malheur de s'endormir à son poste. Il fut jugé par la cour martiale et condamné au fouet; on fit défiler les troupes qui devaient être témoins de la punition."

Le soldat, nu jusqu'à la taille, se tenait debout dans le vent et la pluie glaciale, les bras ramenés au-dessus de sa tête et attachés aux hallebardes. Alexander poursuit: "C'était un garçon de belle apparence; il s'était taillé une très bonne réputation au sein de son régiment; ses officiers, très satisfaits de lui, intercédèrent en sa faveur auprès du Général, mais leur plaidoirie fut inutile . . . Le pauvre diable reçut 229 coups de fouet, d'une rigueur inégalée. J'ai même vu le tambour-major frapper un tambour et le jeter par terre parce qu'il n'utilisait pas sa pleine force."

A la fin, le chirurgien s'interposa; le soldat fut délié et transporté à l'hôpital, où il mourut huit jours plus tard. Alexander ajoute: "Je crois que c'est le froid qui l'a tué; j'ai déjà vu des hommes à qui on avait infligé 700 coups de fouet, mais jamais je n'ai vu un dos aussi horriblement mutilé".

D'autre part, les officiers menaient une vie beaucoup plus agréable. Ils étaient souvent les deuxième ou troisième fils de riches familles aristocratiques, leur nom étant lié à des engagements militaires britanniques du passé. (La primogéniture assurait à l'aîné l'héritage paternel et sa « carrière » était décidée à l'avance.) Il n'y avait guère de carrière possible, du point de vue social, pour les fils d'un comte ou d'un marquis. Le commerce était proscrit, et les carrières «convenables» se trouvaient dans la hiérarchie de l'Église d'Angleterre, au sein du parlement ou dans l'armée.

L'armée jouissait de la plus grande popularité. Au début du XVIII[e] siècle, les parents-gâteaux et les parrains achetaient à leurs petits des brevets d'officiers, augmentant leur contribution au cours des années, de sorte qu'à l'âge de quinze ans, un garçon pouvait atteindre au rang de lieutenant sans jamais avoir revêtu d'uniforme militaire. L'achat d'un brevet d'officier, comme l'achat des valeurs les plus sûres, était un bon investissement pour l'avenir. Un homme pouvait vendre son rang de colonel, par exemple, contre le prix courant pour son rang, en plus « d'intérêts » ajoutés illégalement.

De plus, il était bon pour son avancement qu'un officier gardât, à Londres, des amis bien placés qui surveillaient, dans la gazette militaire, les avis de promotion, de retraite et de décès. Dès qu'une ouverture se produisait, une foule d'ambitieux se précipitaient pour acheter le brevet.

Ce n'est qu'après le départ du Canada de l'armée britannique, il y a un siècle, que l'achat des brevets d'officiers a été aboli et toutes les promotions accordées selon le mérite.

Tous les rangs de l'armée ont été rachetés par la Couronne et n'ont plus jamais été revendus.

Un officier du Corps Royal de génie posté à la citadelle d'Halifax, vers 1782. Son costume comprend un manteau bleu garni de revers noirs, un ceinturon cramoisi, ainsi qu'un gilet blanc orné de passementerie et de boutons dorés.

Bulletin trimestriel publié en anglais et en français par la Direction des Parcs nationaux et des Lieux historiques, avec l'autorisation de l'honorable Jean Chrétien, C.P., député, ministre des Affaires indiennes et du Nord canadien.

Il est permis de reproduire articles et photos, à condition d'en mentionner la provenance. On peut obtenir, sur demande, les photos non visées par des droits d'auteur.

Rédactrice: Vivian Astroff
Groupe de la conservation
Bureau du conseiller en information publique
400 ouest, avenue Laurier, Ottawa 4

Présentation: Gottschalk+Ash Ltée

La restauration du St-Roch

Il y a près de 30 ans, le St-Roch, navire long de 104 pieds, se frayait un chemin à travers les eaux hostiles de l'Arctique, meurtri par les banquises dentelées et secoué par les rafales de neige et les vents mordants. Aujourd'hui, il est calmement amarré au Musée maritime de Vancouver et les enfants courent sur ses ponts et scrutent ses sombres claires-voies.

"Ce bateau a-t-il déjà vogué sur l'océan? demande au guide un petit haut comme trois pommes. Combien avait-il de canots? Pourquoi ne pouvons-nous pas y entrer?"

L'histoire du St-Roch, ses exploits, son capitaine et son équipage sont illustrés en partie dans l'exposition moderne de photographies, de cartes et d'artefacts disposés à ses côtés par le Service des lieux historiques nationaux. Nous connaîtrons le reste de son histoire au cours des trois prochaines années, à mesure que les spécialistes en restauration du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien rendront au navire le visage qu'il avait, à l'été de 1944, au moment où il s'avançait dans le détroit de Lancaster, au nord de l'île Baffin, se frayant un chemin, en une seule saison, vers le passage du Nord-Ouest.

Les deux ponts du St-Roch seront remis à neuf et dotés d'équipement, de meubles, de vêtements et d'une cargaison qui lui redonneront l'aspect qu'il présentait lors de son remarquable voyage de 86 jours. L'objectif visé: transformer cette pièce de musée stérile en un navire qui reflètera la personnalité de son équipage, tout comme au cours de cet été lointain.

Depuis 1944, des changements plus ou moins importants ont altéré l'aspect du navire. A un moment donné, sa superstructure a été enlevée et une petite timonerie a été érigée sur son pont. Afin de recréer la configuration de 1944, le mât principal sera déplacé de la proue vers la poupe et une timonerie, une cuisine et un dortoir beaucoup plus grands seront mis en place.

Au cours de près de 17 années d'inactivité, le navire a été atteint lentement de pourriture sèche; en novembre dernier, on a commencé à traiter et à radouber sa poupe putréfiée.

Le pont arrière et les couples de la poupe, une fois asséchés, seront arrosés d'un fongicide à base de phénol et d'alcool. Le composé chimique est destiné à imbiber la surface poreuse du bois pétrifié, laissant l'extérieur sec et prêt à recevoir une couche de résine et de fibre de verre. Tandis que la résine s'imprègne dans le bois poreux, les fibres consolident la surface à la manière des armatures dans le béton. Les parties détruites et les cavités sont remplies d'un mélange de mastic et de polyester qui durcit bientôt comme le bois.

L'année prochaine, la construction de la superstructure sera entreprise. Les mâts et le gréage, le gaillard d'avant et la chambre des machines seront restaurés. Enfin, l'appareillage et les meubles seront achetés ou recréés, puis installés. Les travaux, dont la fin est prévue pour avril 1974, auront coûté plus de $300,000.

D'ici là, les ingénieurs, qui planifient la reconstruction de la superstructure, tâchent d'accumuler le plus de documentation possible. Il existe des dessins et des photographies en nombre suffisant pour donner une idée complète de l'extérieur du St-Roch, mais on possède très peu de détails sur l'aspect original de l'intérieur du navire.

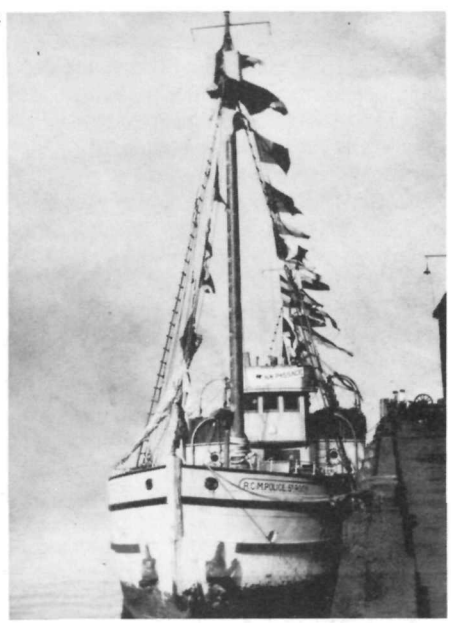
Le journal de bord tenu au cours du voyage de 1944, de même que l'ouvrage du capitaine Henry Larsen, *The Big Ship,* dé-

1

3

2

4



crivent les événements de la traversée, sans toutefois traiter de l'aspect du navire. Cependant, les photographies en noir et blanc des archives de la Gendarmerie royale du Canada et de la collection privée de Henry Larsen fournissent des renseignements précieux.

Un court métrage en couleur de 15 minutes, tourné par le personnel de la Marine royale canadienne et le capitaine Larsen au cours du voyage de 1944, a procuré, sur la partie avant du navire, des détails qui n'apparaissaient dans aucune autre photographie.

La coque était d'un gris bleuté; ses mâts de pin verni étaient rouges, et il y avait un nid-de-pie carré, une toile de passerelle vernie et une garniture également vernie qui lui donnaient plutôt l'aspect d'un navire norvégien que d'un navire canadien: la marque de son capitaine, d'origine norvé gienne.

La reconstitution de l'ambiance du St-Roch au cours de son passage dans l'Arctique exige cependant beaucoup plus de détails précis au sujet de son ameublement et de son équipage. Des onze hommes qui ont guidé le St-Roch dans son voyage, en 1944, six existent toujours et cinq ont été retrouvés. Il a fallu six mois d'efforts pour rejoindre ces hommes, qui vivaient un peu partout, à partir de Encinitas, en Californie jusqu'à Carmacks, au Yukon.

5

L'équipe de restauration compte s'inspirer en grande partie des souvenirs de ces anciens marins pour obtenir une image exacte de l'intérieur du navire. Quel aspect avait la cabine de l'opérateur de radio? De quel bois étaient revêtus les murs des cabines? Quels livres et publications trouvait-on sur les étagères?

Des entrevues avec quelques membres de l'équipage de 1944 ont déjà permis l'exécution de dessins représentant la configuration du navire à cette époque, en plus de fournir des détails infimes, mais tout de même importants, sur le gaillard d'avant, le pont et la galerie. Une fois rassemblés et vérifiés, ces détails formeront la base des devis de restauration. L'ancien matelot James Diplock a résumé la tâche en quelques mots en disant: "C'est rebrousser chemin dans le temps à la recherche de détails perdus."

Le passage du nord-ouest

La recherche du passage du Nord-Ouest, commencée en 1536, a entraîné de nombreuses pertes, tant en vies humaines qu'en navires. Aujourd'hui, notre intérêt grandissant envers l'Arctique canadien nous a fait redécouvrir les noms de ces explorateurs résolus. Il y a quatre siècles, Frobisher et Davis s'engageaient les premiers dans la recherche du passage; Baffin et Bering tentèrent ensuite de l'atteindre en direction est, puis en direction ouest; Hudson et Franklin périrent au cours de leurs expéditions; puis, au XIX^{e} siècle, McClure et McClintock, Collinson et Parry ont vogué vers le Nord; enfin, le norvégien Amundsen fut le premier, en 1905, à franchir le passage d'est en ouest. Tous ces explorateurs représentent une longue chaîne d'efforts inouïs qui ont contribué à la connaissance et à la compréhension du Nord.

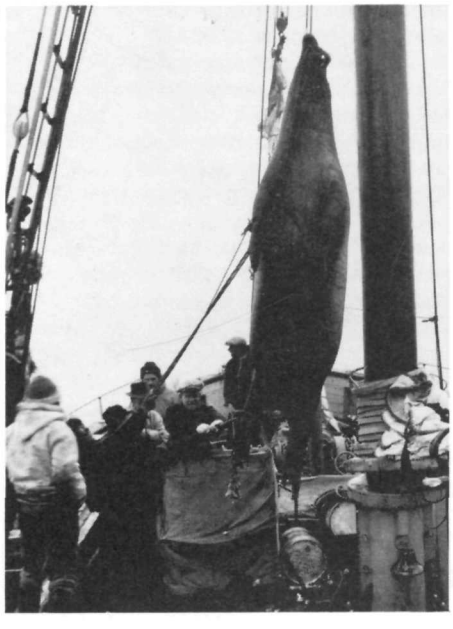
Chaque année, entre 1928 et 1939, le St-Roch a circulé entre les dangereuses banquises de l'Arctique, où il a d'ailleurs passé huit hivers complets. En 1940, il entreprit son premier fameux voyage du passage du Nord-Ouest et il acquit la célébrité en octobre 1942, au moment où il devint le premier navire à naviguer du Pacifique à l'Atlantique par voie de l'océan Arctique.

Les nombreuses réparations qu'il a subies en 1944 à Halifax, notamment l'installation d'un moteur plus puissant et l'agrandissement de sa timonerie, ont contribué à améliorer tant son rendement que son apparence. «Le hideux canardeau», comme l'avait affectueusement surnommé son capitaine, était d'une robustesse insurpassable pour l'époque.

Au cours de la même année, il se lançait dans sa deuxième conquête réussie du passage du Nord-Ouest, devenant cette fois le premier navire à effectuer ce périlleux voyage aller-retour.

Henry Larsen a attribué en grande partie son succès à ses prédécesseurs: "A certains moments de notre voyage, a-t-il écrit, j'imaginais ces grands et majestueux navires qui, plus de 100 ans auparavant, nous avaient précédés presque partout dans ces eaux...nous devons rendre hommage à ces premiers explorateurs, dont les sacrifices et les exploits jalonnaient la route que nous avons empruntée." Quelque 25 années plus tard, le pétrolier américain «Manhattan» devait suivre la même route que le St-Roch.

6



1 Juillet 1944: Le «St-Roch» quitte Dartmouth, Nouvelle-Écosse, à destination de Vancouver, Colombie-Britannique, un trajet de 7,295 milles par le passage du Nord-Ouest. *(G.R.C.)*

2 Juillet 1944: Le commandant et les membres de l'équipage du «St-Roch» au cours de la traversée de l'Atlantique au Pacifique: De gauche à droite: première rangée: G. B. Dickens (cuisinier), Rudy Johnsen (second machiniste), G.-W. Peters (premier machiniste). deuxième rangée: Patrick Hunt (commis de bord), Stan McKenzie (marin), W. Cashin (marin), Ole Andreasen (second), Frank Matthews (maître d'équipage), Jim Diplock (marin), Mitch Owens (qui se rendait au détachement de Pond Inlet). Le commandant Henry A. Larsen est sur le pont; le radio Lloyd Russel n'apparaît pas sur la photo. *(G.R.C.)*

3 Le commandant Henry A. Larsen, dans sa cabine. Cette photo, ainsi que d'autres provenant de collections privées ou des Archives nationales, auxquelles viendront s'ajouter les souvenirs de l'équipage, aideront les experts en restauration à redonner à l'intérieur du navire son aspect de 1944. *(Collection Larsen)*

4 Octobre 1944: Au terme de sa traversée historique du passage du Nord-Ouest, le «St-Roch», fatigué par son périple de 86 jours, vient mouiller dans le port de Vancouver. *(G.R.C.)*

5 Frank Harley, agent de restauration marine, Alf Wildsmith, chargé des devis en restauration marine, et Jim Diplock, ancien membre de l'équipage du Saint-Roch, discutent des plans de restauration, à Ottawa.

6 Août 1944: Près de l'île Cornwallis (T.N.-O.), un des quatre morses pris ce jour-là est hissé à bord du navire pour nourrir les chiens de traîneau emmenés au cas où le «St-Roch» serait forcé d'hiverner dans le Nord. *(Collection Larsen)*